

L'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué, mais au contraire il compte aussi à juste titre parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de penchant à l'agression. En conséquence de quoi, le prochain n'est pas seulement pour lui un aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* [l'homme est un loup pour l'homme]; qui donc, d'après toutes les expériences de la vie et de l'histoire, a le courage de contester cette maxime? [...] L'existence de ce penchant à l'agression que nous pouvons ressentir en nous-mêmes, et présumons à bon droit chez l'autre, est le facteur qui perturbe notre rapport au prochain et oblige la culture à la dépense qui est la sienne. Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société civilisée est constamment menacée de désagrégation.

*Freud, Malaise dans la civilisation (1929)*

### ***Commentaire détaillé rédigé***

Une première caractérisation de l'homme par l'agressivité, qui tient à sa nature pulsionnelle.

Freud remet d'emblée en cause l'idée selon laquelle l'homme ne serait qu'un être bon et pacifique par nature. Il ne dit pas que la bonté soit absente ou impossible, mais seulement qu'elle ne suffit pas pour rendre compte de la réalité de l'homme. Pour concevoir celle-ci, il faut donc également lui attribuer un penchant, c'est-à-dire une inclination ou une tendance naturelle à l'agression. Le début du texte nous demande donc de considérer une nature double de l'homme. Ce qui peut ici nous conduire à l'idée de nature, c'est la référence faite par Freud à l'idée d'aptitudes pulsionnelles. La pulsion désigne chez Freud une force inconsciente d'origine biologique douée d'une forte charge énergétique. Elle produit chez l'homme une tension qui se décharge en l'orientant vers un objet satisfaisant. Plus qu'un simple penchant, en ce sens, elle désigne une structure inconsciente de la nature de l'homme.

L'agression n'est pas une simple réaction, en ce sens, à une situation qui mettrait l'homme en péril, mais un mouvement par lequel l'homme tend à détruire (agressivité, du latin *adgredi*, signifie *aller vers, attaquer*).

Le fait que l'homme ait une très forte part de penchant à l'agression tend à disqualifier toute approche de l'homme qui ne partirait pas de cette réalité. La douceur et l'amour, évoqués au début du texte, semblent tout à coup relégués au second plan et n'être que des expressions secondes de la nature de l'homme.

Les effets de l'agressivité pulsionnelle dans le rapport à autrui.

Encore une fois, Freud commence par dire que le rapport à autrui enveloppe aussi la possibilité d'une relation reposant sur un respect mutuel. Mais, immédiatement suit une énumération qui a pour but de dérouler les conséquences de ce qui précède, à savoir l'identification d'une agressivité d'origine pulsionnelle, composante fondamentale de

l'homme. Il faut en analyser le détail.

Il est significatif que Freud parle de prochain, ce qui peut renvoyer implicitement à la détermination religieuse d'autrui: tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Ce qui peut le confirmer encore, c'est l'usage du terme de tentation qui suit immédiatement la notion de prochain. La tentation peut se définir comme un attrait pour une chose défendue et suppose un mouvement intérieur qui incite l'homme au mal.

C'est précisément parce que le prochain est défendu qu'il incite l'homme au mal: l'agression est donc pensée comme relative à un fonds pulsionnel et signifie qu'il y a transgression d'un interdit à l'égard de la personne d'autrui. Il est l'objet qui tente, bien qu'il n'en soit pas directement responsable cependant. Il tente mal gré lui, pour ainsi dire, et réveille en l'homme le désir d'agression. Si une authentique relation de nature morale (aide) ou naturelle (le partenaire sexuel) est possible, elle ne résume pas encore l'ensemble des désirs qu'autrui suscite chez l'homme.

Suit alors une énumération des actes violents auxquels l'homme peut être conduit en vertu de sa nature propre.

L'ordre de leur présentation est intéressant.

Travail: Freud rapporte le désir d'exploiter l'homme à un désir de lui faire violence et de le soumettre à une condition servile. Notons qu'il ne s'agit pas d'une conception économique de la raison de l'exploitation humaine. Sexualité: elle devient également une forme d'exploitation. Il est à souligner que, dans les deux cas, Freud insiste sur la non-réciprocité de l'acte (sans dédommagement, sans son consentement), soulignant ainsi que nous avons bien affaire à des formes possibles du rapport à autrui qui se situent en dehors de l'échange proprement dit.

Propriété: aux dépossessions de l'activité et du corps vient s'ajouter celle des biens. Nous avons là trois figures possibles de l'aliénation, conséquence directe du penchant agressif de l'homme.

Quatre nouvelles formes apparaissent: l'humiliation, la douleur, la martyrisation et la mort. Elles semblent insister moins sur un rapport de propriété qu'autrui possède avec lui-même ou à l'égard de choses, que sur un ensemble de rapports de négation qui finissent par aller jusqu'à la forme suprême: la mise à mort, négation absolue de la personne humaine. Ce n'est sans doute pas un hasard si Freud termine cette énumération par la mort: l'agressivité dont il est question depuis le début du texte, qui est l'expression d'une aptitude pulsionnelle, est mise en rapport, dans la théorie freudienne des pulsions, avec la pulsion de mort (*thanatos*), qui consiste justement en une activité destructrice. On peut donc y voir le terme auquel conduit l'agressivité, son but propre, la manière même dont la pulsion de mort peut se « décharger » et ainsi se satisfaire.

Le rapport violence-culture.

La dernière phrase du passage nous signale quel est l'objet véritable de la réflexion freudienne.

Il ne s'agit pas de verser dans l'apologie de l'agressivité humaine et de toutes les formes de violence qu'elle peut engendrer. Freud ne condamne pas l'homme, pas plus qu'il ne l'excuse. Il essaye seulement de le comprendre. Et il voit, dans cette origine

pulsionnelle, un fonds primitif (hostilité primaire) que la société de la culture ne peut manquer de rencontrer dans son édification. L'hostilité primaire des hommes entre eux fait écho à la guerre de chacun contre chacun (Hobbes, Léviathan). Que l'homme puisse être un loup l'homme pour n'est pas une découverte (Freud reprend d'ailleurs plusieurs fois dans son oeuvre l'expression à son compte). Ce qui l'est, en revanche, c'est d'attribuer cette violence, non seulement à la nature humaine, mais à la nature pulsionnelle de l'homme.

La conséquence ultime de cette violence qui s'attache à l'homme et le définit pour une part considérable, c'est la manifestation d'une résistance à entrer dans la culture. Toute entrée dans la culture se paye du prix d'un renoncement à ce fonds pulsionnel premier: l'homme ne peut, en ce sens, qu'être dénaturé pour devenir civilisé.

Mais si la culture et la civilisation éduquent l'homme, en polissent le penchant naturel agressif, elles ne le font pourtant pas disparaître. C'est pourquoi la dernière phrase du texte souligne combien toute civilisation repose sur un conflit latent de l'individu et de la culture. Ce conflit devient manifeste sur les plans politique (guerres) et moral (relations à autrui). Il explique ainsi pourquoi il y a malaise dans la civilisation et pourquoi celle-ci doit constamment rester vigilante devant l'homme et toujours réfléchir sur les moyens de dompter l'animal sauvage qui gît en lui-même, par exemple, l'usage possible de la notion de sublimation chez Freud, qui est la transformation des pulsions primitives en sentiments d'ordre supérieur (esthétiques, moraux, religieux), utilisant leur force et la dérivant vers des buts socialement acceptables. Si Freud retrouve donc une idée ancienne de la pensée politique et morale, il constate encore combien la violence s'attache inévitablement à la mise en place de toute culture et ne s'exprime pas seulement sur un plan politique. Mais c'est donner à la culture une tâche infinie que de lui assigner pour but la maîtrise de cette nature violente.